

qu'il n'avait résisté ainsi que parce qu'il ne voulait pas être opéré un vendredi, jour de malheur; il demanda l'opération pour le lendemain, et il se laissa amputer la cuisse sans jeter une seule plainte. Mais je reviens à notre jeune fille : deux dents furent d'abord arrachées, les chairs disséquées, l'os scié, détaché, les artères cautérisées avec un fer rouge que l'on éteignit dans la plaie, les parties furent remises en place, recousues, et trois semaines après il n'y paraissait plus. Ceci est à la lettre comme je vous le dis.

Il y a tout un drame dans une pareille opération; mon débutant fut ému, saisi, stupéfait, et il sortit plein d'admiration pour l'art et pour l'artiste.

J'ai cru pendant long-temps qu'un étudiant ne pouvait pas vivre à Paris à moins de douze cents francs. Mais nous autres, qui n'avons jamais manqué de rien, nous avons des goûts que nous prenons pour des besoins, et nous ne connaissons pas toutes les ressources que trouve en lui-même un jeune homme pauvre qui veut faire son chemin. Un carabin de mes amis reçoit de son père trente-deux francs par mois pour sa nourriture, son logement, et pour ses menus plaisirs. C'est avec cette légère somme de trois cent quatre-vingt quatre francs par an qu'il vit à Paris depuis plusieurs années. C'est un peu

plus, comme l'on voit, de vingt sous par jour. Les détails de sa vie sont assez curieux pour que j'en fasse connaître quelques-uns. Son déjeuner se compose d'un morceau de fromage de deux sous, et d'un petit pain. Ce sobre repas lui permet d'attendre cinq heures pour dîner; il ne dîne pas, comme vous pensez bien, au café Hardy, mais chez un traiteur qui lui donne, pour douze sous, un potage, du bœuf, des pommes de terre, et du pain. Il lui reste donc quatre ou six sous pour se loger et se divertir; oui, se divertir, car l'homme ne vit pas seulement de pain, comme dit l'Évangile, mais il lui faut à tout prix un peu de plaisir. Par exemple, mon carabin a la passion du théâtre; il s'est autrefois échappé du séminaire où son père l'avait placé, pour venir entendre Talma, et maintenant il aime l'opéra à la fureur; mais comment aborder le parterre de l'Opéra, lui qui n'a jamais tout au plus qu'une vingtaine de sous d'économie. Je suis sûr que vous ne le devinez pas, vous autres qui croyez si bien connaître toutes les choses d'ici-bas; mon carabin m'a avoué tout franchement sa manœuvre: il a fait connaissance avec le chef des claqueurs, qui, moyennant une petite rétribution, car il faut payer même pour claquer, lui permet de venir s'asseoir sous le lustre pour voir *Robert-le-Diable* et la *Sylphide*.

Quant à un autre genre de plaisir dont les carabins se passent aussi difficilement que de pain, le mien m'assure qu'il ne lui a jamais manqué, sans qu'il fût obligé de le payer, de sa bourse au moins. Je le crois facilement, les grisettes sont si bonnes et si obligeantes, surtout pour les carabins; et puis elles savent bien que les carabins ne sont pas ingrats; vous verrez plus tard comme ils savent récompenser leurs chères grisettes, qui ont partagé leurs peines et leurs plaisirs, qui les ont soignés quand ils étaient malades, qui les ont encouragés, soutenus, poussés au travail quand ils se laissaient rebuter par la sèche ostéologie.

Je ne m'étonne pas que beaucoup de jeunes gens sans fortune embrassent la carrière médicale, de préférence à bien d'autres; outre l'indépendance de cet état, que l'on peut exercer partout honorablement, dans toutes les circonstances et sous tous les régimes, il n'en est peut-être pas qui offre plus de ressources aux élèves pendant le cours même de leurs études. Dès qu'il sait l'anatomie un étudiant est sauvé, il peut déjà se tirer d'affaire. Il donne des leçons aux commençants, car il y a bien long-temps que l'enseignement mutuel est introduit à l'École de médecine; il concourt pour les hôpitaux; arrivé au grade d'externe, il peut avoir déjà sa petite clientèle, faire des saignées, des panse-

ments, etc.; une fois interne, c'est un grand personnage; il est logé, quelquefois nourri, chauffé, etc. Il porte le tablier blanc, véritable signe de puissance, envié, respecté par tous les élèves, comme un portefeuille de ministre par les chefs de l'opposition; il est le premier au lit des malades; aide le chirurgien dans les opérations, fait exécuter ses ordres dans les salles, en donne quelquefois lui-même, prend le ton de maître avec les autres élèves; enfin, il est sorti de la foule, il a un titre qu'il peut exploiter avec avantage s'il sait le faire valoir; avec un peu d'adresse il pourra bientôt dîner à trente-deux sous chez Flicoteaux, et faire le soir sa partie de dominos au café Procope, en prenant sa demi-tasse.

Pendant quatre ans l'interne reste attaché aux hôpitaux, il vit dans les hôpitaux, un an dans l'un, un an dans l'autre; il parcourt successivement l'Hôtel-Dieu, la Charité, la Pitié, etc.; passant d'un maître à l'autre, voyant toutes les méthodes, discutant toutes les opinions, les anciennes et les nouvelles, et se préparant à prendre un jour pour guides celles dont il aura reconnu les meilleurs effets. Faut-il s'étonner, après cela, que nos meilleurs médecins soient sortis des hôpitaux de Paris. A la Charité, la vieille expérience du doyen de nos chirurgiens lui sera également utile pour la pratique de son art, et

pour la manière de se conduire dans le monde. Les histoires que raconte M. Boyer sont comme les fables du bon La Fontaine; elles renferment toujours une morale dont on fait son profit.

L'habileté savante de M. Roux lui apprend jusqu'où l'art peut aller pour réparer les désordres et les accidents de la nature. Vous savez qu'aujourd'hui on refait aussi facilement un nez, une bouche, un menton, que si nous possédions la matière première dont Dieu a pétri le corps de l'homme. Si vous en doutez encore, et si vous n'êtes pas trop fatigué de mes vilaines histoires, en voici une qui vous montrera tout à la fois combien l'amour peut donner de courage; et, ce qui est plus neuf, quels services la chirurgie peut rendre à l'amour. Une jeune fille avait un amoureux qui avait promis de l'épouser, lorsque, je ne sais par quel accident, cette malheureuse vint à perdre une bonne partie de sa joue gauche. Elle était horrible à voir, si bien que son amant lui-même reculait à son aspect; cette pauvre fille se mourait de douleur; perdre en même temps une joue et son amant! Heureusement elle vint trouver M. Roux, qui lui promit de lui rendre l'une et l'autre.

J'aime à voir M. Roux calculer et méditer une opération de ce genre, prendre ses mesures, tirer des lignes, dessiner pour ainsi dire cette

bouche, ce nez, ce menton, cette joue qu'il va refaire de toutes pièces; on dirait un artiste qui pétrit la terre glaise dont il va façonner son modèle. M. Roux a de la recherche, de la coquetterie, même dans sa manière d'opérer; sa main est d'une adresse extrême pour exécuter ce que son imagination a conçu; aussi remplit-il en tous points la promesse qu'il avait faite à notre jeune fille. Toutes les parties environnantes furent mises à contribution pour reconstruire cette joue détruite. Un peu du menton, un peu du col, un peu de la tempe, tout cela vint peu à peu se réunir, à force d'art, de temps, de patience; tout ne fut pas terminé en un jour, il fallut y revenir à plusieurs fois; des accidents survinrent; mais le courage de la jeune fille ne se démentit pas. A peine avait-on fini d'un côté qu'elle demandait que l'on recommençât de l'autre. Combien elle fut joyeuse lorsqu'elle put se présenter à son amant avec une joue fort passable! cette joue a dû rappeler souvent à son mari l'amour de sa femme. Dites après cela que la médecine n'est point un art.

Je ne puis quitter l'étudiant en médecine sans vous conduire avec lui dans cette maison située à l'extrémité de notre grande ville, où des malheureuses viennent expier leurs débauches et leur prostitution. Ce n'est pas pour dévoiler ici

tout ce que ce lieu renferme de honte et de misère; un pareil tableau n'est pas fait pour les yeux qui me liront.

C'est une nature curieuse et peu étudiée encore que celle de ces femmes avilies, dégradées, qui sont arrivées à ce point de se mépriser de telle sorte, qu'il devient à peu près impossible de leur rendre assez d'estime d'elles-mêmes, pour les tirer de l'abîme et les faire rentrer dans la vie ordinaire. C'est là, soyez-en sûr, le plus grand obstacle à la conversion de ces malheureuses. Donnez à l'une d'elles des moyens d'existence honnêtes, aplanissez toutes les difficultés qui la séparent de la société, elle vous échappera, presque à coup sûr, pour retourner à son infame métier. Non pas que toute conscience, que tout sentiment de probité, d'honneur, de religion, de délicatesse même, soit éteint dans leur cœur; mille faits viennent prouver le contraire à ceux que leur état appelle auprès d'elles, qui leur donnent des soins, qui obtiennent leur confiance. Mais il leur a fallu si bien étouffer une bonne fois le sentiment le plus cher à la femme; le mépris public pèse si fort sur elles, que rien ne peut plus les élever au rang d'où elles sont descendues. Ce mépris qu'on leur donne, elles le rendent bien à leurs semblables, elles sont même, sur ce point, plus sévères que nous.

Une jeune laitière qui venait chaque matin vendre du lait aux prisonnières de Saint-Lazare, fut respectée tant qu'elle eut soin de n'avoir avec elles d'autres rapports que ceux de son commerce; un jour elle s'avisa de leur parler, de causer avec elles, de se familiariser enfin, dès lors elle fut méprisée, elle fut traitée comme une complice.

Le sentiment religieux est le dernier qui s'éteint chez ces malheureuses. Lorsqu'elles sont près de mettre un enfant au monde, la seule pensée qui les occupe, au milieu même de leurs douleurs, est de faire baptiser cet enfant, tant elles craignent que la mort ne le saisisse en naissant.

Les occupations d'un étudiant en médecine sont si variées, qu'il serait beaucoup trop long de les retracer toutes dans un article de peu d'étendue. Aux hôpitaux depuis six heures du matin jusqu'à dix heures; passant de la chirurgie à la médecine, de l'étude des maladies externes à celle des maladies internes, des opérations à l'examen des organes cachés, il a à peine le temps de déjeuner avant d'aller retenir sa place au cours de chimie de M. Orfila; aussi le voit-on bien souvent casser en route la flûte de deux sous, et terminer son frugal repas sur les bancs même de l'École.

Après la chimie viennent les cours d'anatomie, de physiologie, de pathologie, etc. Pendant l'été, la physique, la botanique occupent ses journées, et le soir encore on le retrouve assidu aux cours particuliers, aux conférences dont les affiches placardent nos murs. Ici un jeune professeur qui n'est pas encore lui-même sorti des bancs de l'École, suivant les traces de M. Magendie, interroge la nature sur des animaux vivants; là, des élèves se réunissent autour d'un mannequin pour s'exercer dans l'art des accouchements; mais, hélas! le mannequin n'est pas suffisant pour achever cette étude difficile; c'est à peine si j'ose vous dire que de malheureuses femmes se mettent volontairement entre les mains des élèves, pour compléter leur instruction. Venez avec moi rue de La Harpe, entrez dans cette salle obscure, voyez contre le mur cette pauvre femme dont l'extérieur annonce la misère; elle est là, debout, prête à servir aux démonstrations du professeur, pour gagner trente ou quarante sous. Cette autre ressent déjà les premières douleurs de l'enfantement; elle s'est fait transporter dans ce lieu; les élèves l'entourent en attendant le moment où ils pourront contempler le phénomène le plus admirable et le plus attendrissant qu'on puisse voir, la naissance de l'homme; c'est ordinairement là le complément des études

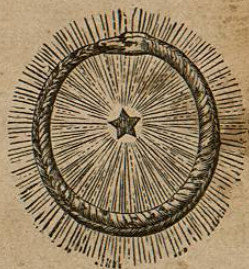
de l'élève en médecine; il est arrivé au terme de sa vie d'étudiant; bientôt il aura passé ses examens; il aura soutenu sa thèse, et il s'empressera de faire graver ses cartes de visite avec son titre de docteur de la Faculté de Paris.

Le temps passé à l'École est le plus beau temps de la vie; je ne suis pas de ceux qui regrettent le collège, mais je suis très-sensible au souvenir de ma vie d'étudiant; amour, plaisir, travail, rien ne manque à ces belles années que la fraîcheur de l'imagination, la vivacité des impressions embellissent encore! temps d'insouciance, de liberté, où l'on vit au jour le jour, sans ambition, au milieu de ses amis. La jeunesse est passée; l'étudiant est devenu un grave docteur; il n'ira plus le soir à huit heures attendre sa grisette au sortir de son magasin; il fait ses paquets, il dit adieu à ses amis, et bientôt il va retourner dans sa province, non plus avec un air gauche, en casquette et en gros souliers, mais avec un habit noir et la tenue de rigueur. Adieu la science. Adieu l'art, adieu la vie d'artiste, l'étudiant va se fixer, se marier, devenir père de famille, et *faire son état*; car il faut bien l'avouer, tout finit dans ce monde, les arts eux-mêmes, par n'être plus que des états, des métiers dont on se sert pour gagner sa vie, élever ses enfants, doter ses filles, etc.; il y a

peu d'hommes qui restent artistes toute leur vie.

Que va devenir la grisette de mon étudiant? elle a perdu son Charles, qui avait juré tant de fois de l'aimer toujours! Oh! n'en soyez pas inquiet; l'étudiant a des ressources que vous ne connaissez pas encore. Sa grisette n'est plus couturière, elle a maintenant un état dans le monde; Charles dont elle a partagé les plaisirs, lui a fait aussi partager ses études; il lui a montré de l'anatomie tout ce qui était nécessaire pour saigner, vacciner, et soigner les femmes enceintes. Sa grisette est maintenant sage-femme, élève de la Maternité, avec un beau tableau à sa fenêtre. Elle saigne et vaccine, donne des consultations de dix heures à midi, et reçoit des pensionnaires.

ALFRED DONNÉ.



LE NAUFRAGE.



VERS

ADRESSÉS A MADAME RÉCAMIER.

Rebut de l'aquilon, échoué sur le sable,
Vieux vaisseau fracassé dont finissait le sort,
Et que, dur charpentier, la mort impitoyable
Allait dépecer dans le port!